JAB. 1000 Lausanne 9

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 20.– au CCP 10–220 94–5

L^A D^ISTINCTION
SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE
66

13 juin 1998
paraît six fois par an
onzième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Sport cérébral

Sur la route du Tour

QUAND mon papa à moi m'emmenait voir la course cycliste «À travers Lausanne», on s'installait quasi dès l'aube au sommet de la rue de la Mercerie. L'avantage indéniable de ce poste d'observation, selon la judicieuse théorie paternelle, était, primo, de voir arriver les gueules grimaçantes des coureurs en escalade, puis secundo, après qu'ils eurent tourné sur la rue Pierre Viret, de n'avoir qu'un demi-tour à faire pour observer de profil le galbe glabre de leurs gambettes, et enfin tertio, de voir filer leur arrière-train qu'on aurait dit plus haut que leur tête. Aujourd'hui, le CD Rom est aussi un bon poste d'observation, en l'occurrence le CD Rom *L'encyclopédie du Tour*. Pas le Giro, pas la Vuelta, pas Liège-Bastogne-Liège. Non. Le Tour. Le Seul. L'Unique. Celui qui viendra, après le Mundial, compléter les joies du ballon rond par celles de la roue profilée, comblant de bonheur vrai le sportif de salon par ces fameuses vues d'hélicoptère devant lesquelles il reste écroulé des heures durant après la plage, les pieds nus et légèrement sablés reposant sur le carrelage frais de la maison de vacances.

Le matos

Sur un infâme fond musical de supermarché de l'an 3000 s'élèvent les clameurs de la foule, savamment mêlées du bruit des klaxons et des pétarades de motos. La caravane du Tour s'ébranle avec un morceau de film montrant Stephen Roche… dans son atelier où qu'il doit bichonner ses billoux avec amour. Car entre la Petite Reine et ses adeptes, c'est une histoire d'amour qui passe d'abord par le matos, à preuve l'entrée «Technique» du CD Rom, avec force détails sur les évolutions morphologiques de l'engin. Sous la rubrique «Pneus», il est précisé que l'invention est due à un vétérinaire écossais du nom de John Dunlop en 1888, et l'on mesure le chemin parcouru jusqu'au dérailleur électronique ZAP, en 1992. Année décidément profitable à la discipline, c'est aussi en 1888 que l'on invente le cadre en forme de losange. On découvre ensuite le cadre fait d'un tube en acier 531 (manganèse-molybdenum!) et après les recherches de Cino Cinelli sur la rigidité dans les années cinquante, on en est aujourd'hui aux matériaux composites métal-matrix, soit un mélange métal-céramique… Sport sympathique et peu coûteux, on s'entend dire par les désormais nombreux spécialistes de la chose que le vélo de course un peu sérieux, ça commence dans les deux mille balles. Sans la gourde en plastique.

La saga

Avec tout ça, on en oublierait qu'il faut pédaler de temps en temps. Le CD Rom recense les Tours année par année, dès le premier, en 1903, remporté par Maurice Garin. Ouvrons au hasard l'année 1955, et cliquons sur «La saga». Des photos viennent alors illustrer quelques notices sur les événements ayant marqué l'épreuve. En 1955, la notice «La botte secrète de Louison Bobet» narre les exploits du vainqueur, une autre relate l'aventure du Mont Ventoux, la «calotte de feu» qui vaut cette année à Kubler plusieurs chutes dans la descente après avoir été vainqueur au sommet. Après les notices, les auteurs ont eu la prodigieuse idée de mentionner, hors Tour de France, quelques événements importants de l'année, ce qui permet de relever qu'en 1955, Albert Einstein décédait alors que Louison Bobet remportait le Tour. Un clic sur l'icône «Coureurs» dit tout de ceux-ci, et notamment comment Louison Bobet, après une série de victoires malgré *«de sérieuses irritations à la selle»*, est devenu thalassothérapeute. Une visite dans «Résultats» nous apprend que le maillot à pois du meilleur grimpeur est revenu cette année à Charlie Gaul, *«l'ange des montagnes»*.

Le retour du kid

Multimachinchose oblige, l'image bouge aussi pendant quelques minutes dans la rubrique «Vidéo».

1912 : *«Le Belge Defraye goûte à la gloire après sa victoire sur le Tour de France.»* On voit un type en costard-cravate poser derrière son vélo.

1924 : devant un public en canotier, les coureurs qui viennent de franchir la ligne se ruent vers la table du commissaire de course pour attester l'heure d'arrivée.

1955 : *«Le Tour est un quinquagénaire qui se porte pas trop mal, soigné par le docteur Anquetil.»*

Suivent quelques extraits filmés aux intitulés savoureux: 1985 : «Selon la loi de Hinault»; 1986 : «La vengeance de Lemmond»; 1987 : «La leçon irlandaise»; 1989 : «Le Retour du kid»

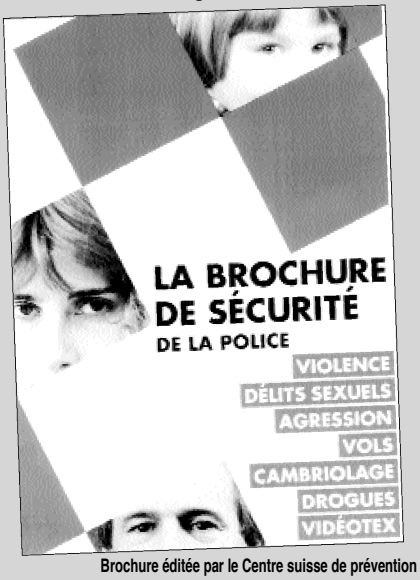
Vous saurez tout sur le Tour, et la rubrique «Quiz» du CD Rom sera l'occasion de tester vos connaissances pendant les longues journées pluvieuses lavant votre bronzage au retour de vacances. Alors, quelle fut la plus longue boucle de l'histoire du Tour?

J. M.

L'Encyclopédie du Tour,
CD ROM pour PC,
World Media Live

Faits de société

Enfin, la police ose dénoncer les méfaits des nouvelles technologies de la communication!



Brochure éditée par le Centre suisse de prévention de la criminalité, à la demande de la Conférence des Chefs des Départements de justice et police de Suisse et de la Conférence des Commandants des polices cantonales, 1995

L^A D^ISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 465 1000 Lausanne 9
•
Y-mêle:
La.Distinction@bluewin.ch
Vouèbe:
www.imaginer.ch/Distinction/
•
Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro:
Suisse: 4.35 francs
France: 18.25 francs
Belgique: 99 francs
Collaborèrent à ce numéro:
Minna Bona
Jean-Frédéric Bonzon
Anne Bourquin Büchi
Théo Dufilo
Gil Meyer
Jules-Étienne Miéville
Jacques Mühlethaler
Elodie Nelson
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Jacques Sigmund
Cédric Suillot
Josette Suillot
Marcelin Switch
Monique Théraulaz

(Annonce)

Le Chat Noir et la librairie Basta! vous proposent un débat avec le Collectif Femmes en grève
Le temps compté de l'égalité
Réflexions féministes
à l'occasion de la sortie de leur livre
Lundi 22 juin à 20h30

«…je me souviens d'un jour où je suis resté accoudé plusieurs minutes sans bouger au bord de la piscine. Ma femme m'a demandé ce qui se passait et je lui ai répondu: "Je pense au Parti radical…"»
Eric Golaz, rescapé de la noyade, in *24 Heures*, 13 février 1998

«Chaque année, la Suisse passe à côté d'une bonne dizaine d'incontournables, sinon plus.»
Thierry Jobin, critique kinésigraphique, in *Le Temps*, 18 avril, 1998

«Soyons sérieux: l'ouverture est la seule issue possible. Mais jouons-la dans les deux sens. Car le sens unique même droit au cul-de-sac.»
Neil Ankers, directeur de la Chambre genevoise d'agriculture, in *Le Courrier*, 28 février 1998

«Le lancement d'un nouveau journal représente une chance de renouveau extraordinaire.» David de Pury, lui-même chance extraordinaire de renouveau que la Suisse n'a su saisir, in *Le Temps*, 18 mars 1998

«La police y trouve 74 personnes. De jeunes hommes célibataires, parmi lesquels une seule femme.»
Yelmarc Roulet, fin limier, in *Le Temps*, 2 avril 1998

«Pinchas Steinberg connaît sa partition, mène l'orchestre avec brio dans les passages tumultueux (à la manière de George Solti qu'il rappelle un peu dans ses gestes et, vu de dos, dans sa physionomie).»
Jacques Nicola, mélomane et pygeonomiste, in *Le Courrier*, 16 avril 1998

«24 Heures, qui est le quotidien au plus fort tirage de Suisse romande, se trouve aujourd'hui à la veille d'importantes transformations touchant tant au fond qu'au contenu.»
Candidature anonyme et donc collective de la rédaction, qui touche le fond, in *24 Heures*, 28 mai 1998

Nouveau journal, nouvelles approches. Avec ses magnifiques photos, notre confrère du bout de l'aéroport invente le champignacisme en situation. Voici une déclaration manifestement prononcée lors d'un examen de psychomotricité:

«Nous avons des assistants sociaux assez intelligents pour ne pas appliquer les normes là où elles sont inapplicables.»
Pierre Tillmanns, Municipal lausannois, in *Le Temps*, 30 avril 1998

(Publicité)

Basta! est une coopérative autogérée, alternative,
Basta! est une librairie indépendante,
Basta! est spécialisée en sciences sociales,
Basta! est ouverte sur d'autres domaines,
Basta! offre un service efficace et rapide.
Basta! offre un rabais de 10% aux étudiants, et de 5% à ses coopérateurs
LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax 625 52 34
Fermée du 1er au 10 août et lundi 17 août / Ouvertures du 20 juillet au 15 août:
LU 13h30-18h30; MA-VE 9h00-14h00, 16h00-19h00; SA 9h00-16h00
Librairie Basta! - Dorigny, BFSH 2, 1015 Lausanne, fermée du 1er au 30 août

Courrier des lecteurs

Réactions inquiètes, consciences pas nettes

J'ai lu avec beaucoup d'amusement votre gorillage du *Temps*. Je voulais juste préciser que le professeur dont vous vous moquez sous le nom de G.-O. Cémoi, eh bien ce n'est pas moi.

D. D. Cépamoi,
de l'Université de Lausanne

J'ai lu avec énormément d'amusement votre parodie du *Temps*. Permettez-moi de vous demander de porter à la connaissance de vos lecteurs que je ne suis pas la personne sur laquelle vous ironisez à propos de harcèlement sexuel. J'aime les filles, mais pas de cette manière-là.

B. Ofshszs,
pédologue

J'ai lu sans déplaisir votre numéro prémonitoire de ce qu'est devenu le *Temps*. Rien à redire à ce sujet, sinon que vous intervenez dans une affaire en cours sur le plan pénal, et qu'il pourrait vous en cuire. Faites plus attention ! Accessoirement, veuillez faire savoir à votre estimé lectorat que, bien qu'enseignant dans cette maison, je n'ai aucun rapport avec qui vous savez qui est aussi professeur et qui n'est pas sans essuyer quelques difficultés à propos de ce que vous savez.

G. K. Nillet,
Café des Siennes

Étrange coïncidence : grand-papy, le retour

Vous vous rappelez sûrement que je vous avais écrit [lettre parue dans le numéro 45, *(réd.)*] pour dénoncer un professeur qui se permettait de brûler la chandelle par les deux bouts et qui avait des pratiques pédagogiques douteuses : gros, alcoolique, il digressait sur des sujets qui n'avaient rien à voir avec la discipline qu'il aurait dû enseigner.
Vous savez ce que c'est, à mon âge, on se rappelle mieux les souvenirs anciens que ce qui vient de nous arriver. Des années plus tard donc, il vient de me revenir en mémoire une autre chose que mon petit neveu étudiant m'avait dite au sujet de ce professeur. Je ne saurais la passer sous silence, et je viens une fois encore vous demander de la publier dans vos colonnes, car elle me paraît très révélatrice d'un état d'esprit que la moralité publique doit réprouver.
Ainsi donc ce monsieur, qui enseigne la sociologie, abuse du vin et de la bonne chère. En plus il bavarde, s'adonne aux monologues et aux digressions, au lieu de faire de belles et bonnes dictées, ou au moins des exposés bien organisés. Mais ce n'est pas tout : il aime la gent féminine, paraît-il, et (excusez-moi pour l'expression un peu crue) il en fait une grande consommation.
Avec les mœurs d'aujourd'hui on pourrait se dire que ce n'est que la rançon du progrès, et se contenter de soupirer en attendant que ce monsieur se calme. Mais ce n'est pas possible, car cet individu laisse des traces visibles de son libertinage. Il paraît (tenez-vous bien !) que sur sa boîte aux lettres, dans le hall de son immeuble, il fait exprès de laisser tous les noms des conquêtes successives qui ont partagé sa couche et aussi son logement. Et il paraît qu'il y en a un certain nombre, pour ne pas dire un nombre certain.
Alors là, je dis non ! Mon grand âge m'empêche de descendre à Lausanne, et je ne connais de toute façon pas assez bien la ville pour retrouver la rue où habite cet énergumène. Mais je lance un appel à vos lecteurs : si vous habitez dans la même maison que lui, dénoncez-le à la concierge, à la gérance immobilière, à l'Université, au Département de l'Instruction publique et des cultes. Je trouverais tout à fait justifié que la nouvelle conseillère d'Etat vienne en personne arracher ces témoignages d'immoralité de la boîte aux lettres de ce sinistre personnage.

Th. Bourthet,
de Corbeyrier

Nos publications encore disponibles

Citations du Président Philippe Pidoux
Doré à la main, signet en nylon, 1991, 16 p., Frs 5.–

L'Etat de Vaud existera-t-il encore en l'an 2000 ?
Colloque métadisciplinaire, 1996, 104 p., Frs 12–

Essais pidosophiques du Président Philippe Pidoux
Relié toile isolante, 1995, 16 p., Frs 5.–

Jean-Pierre Tabin
La cuisine distinguée
1996, 56 p., Frs 19.–

Distinction Publique
Bimensuel romand 1992, 8 p., Frs 3.65

Bulletin des séances du Grand Conseil du Canton de Vaud 2001-2002. **16 p., gratuit**

La Nouvelle Distinction
Revue européenne mais romande 1994, 20 p., Frs 4.–

Romands noirs
Recueil de nouvelles policières Éditions Baleine, 1998, 104 p., gratuit

Chronique de l'excitation lexicale

Minute métonymique

PRENEZ un article au hasard dans la presse qui se veut moderne, européenne, régionale. Pour montrer l'aspect paradigmatique de ce qui suit, une page fera l'affaire ; elle est parue dans une avant-présentation d'un quotidien qui se pique d'en remplacer deux autres. Elle se trouve dans *L'Esprit du Temps* numéro 2, et est intitulée «Le Pari audacieux du Temps».

Par compassion, je ne rappellerai pas par qui les articles étaient signés. N'empêche : cette femme, au prénom magnifique et au nom évocateur des Mille et une nuits, a fait fort dans un nouveau style journalistique auquel je ne peux pas ne pas consacrer quelques réflexions. Ce style transcrit les avis d'interlocuteurs informés, après les avoir réduits à rien. De plus, il veut faire vivant, voire vécu. Et dynamique, et ressenti, et plein de passion, et lourd de coups de cœurs.

Ici se donnent à voir deux travers de la novlangue journalistique. D'abord, par métier, le chroniqueur (ou même elle, la rédactrice au nom enchanteur, la Schéhérazade installée dans un buffet de gare) prend le détestable pli de faire comme s'il citait verbatim les paroles de son interlocuteur, alors qu'il coupe, sabre, mutile et hamburguérise à gogo. Il interroge durant deux heures et retranscrit trois propositions rachitiques, recomposées ad libitum.

On pourrait espérer que l'outrage s'arrête là, et que le malheureux interviewé, déjà dépossédé de son discours, ne subisse pas d'autres avanies. C'est ici qu'intervient le deuxième travers, plus récent, et qui entre en cocasse contradiction avec le premier. Alors que le journaliste (et même elle, la Fatima tragique du café-croissant) pourrait se contenter d'écrire que ses interlocuteurs «disent» ou «déclarent» quelque chose, il les transforme en marionnettes hystériquement exclamatives, qui éructent et gesticulent.

Les romans de notre enfance faisaient parfois «s'écrier» leurs personnages –et l'auteur de ces lignes avoue avoir toujours douté : à quel ton, à quel niveau de décibel ce verbe peut-il bien faire référence ? Ainsi, telle odieuse petite fille modèle bien élevée, tel pirate borgne de l'île au trésor, lorsqu'ils s'écrient, produisent-ils le même bruit ? Chantent-ils la même mélodie ?

Trêve de souvenirs. Dans un article de journal, l'échotier (et aussi la rédactrice fleurant Samarcande), interroge des interlocuteurs qui raisonnent. Même si elles sont passionnées par leur sujet, les personnes qui répondent à une interview ne s'exclament qu'avec mesure, ne s'écrient que sobrement.

Or, lorsque les interlocuteurs d'un journaliste (ou même d'elle, la Salomé des steppes lémaniques) lui répondent, lorsque ces réponses sont citées, c'en est fini de leur sobriété et de leur capacité de raisonnement. L'usage qui voudrait qu'ils disent ou déclarent ou affirment quelque chose est trop ringard. Il ne suffit plus de mutiler leur parole ; il faut encore qu'elle ait du *ton*, comme nous lorsque, debout en nous dandinant face à nos camarades et à l'institutrice, nous récitions «Le loup et l'agneau», ou «Une fourmi de dix-huit mètres, avec un chapeau sur la tête…»

Aussi les interviewés de notre Dalila de Cointrin, après avoir perdu dans le tronçonnage de leurs propos tous leurs moyens intellectuels, sont-ils ensuite dépossédés vite fait bien fait de leur sang-froid. L'un d'eux «regrette», l'autre «prédit» quelque chose qui d'ailleurs n'a rien à voir avec un futur, le troisième qui, bien évidemment n'a pas été mis en présence du précédent, ne lui «rétorque» pas moins des propos définitifs. Le quatrième «explique» on ne sait quoi (car la Judith des aiguillages a si bien tronqué son explication que celle-ci a tout du slogan). La cinquième «renchérit» quelque chose qui n'a rien à voir avec ce qui précède. Et si le sixième «s'enthousiasme» en des propos qui semblent pourtant mesurés, le septième «constate» doctement ce que personne n'avait aperçu avant lui : «le marché existe». Le suivant «avance» un propos prudemment rétrospectif, tandis que le neuvième «commente», c'est-à-dire ne commente rien, puisqu'il est censé rapporter de simples faits. Le dixième «se souvient» –et heureusement, notre houri romande se rappelle qu'il vaut mieux alors se référer à des faits du passé. Le onzième «analyse», mais a le souffle un peu court, à voir le laconisme de sa démonstration. Enfin, le douzième «relève» quelque chose qui était tombé bien bas.

Moi aussi, au terme de cet épuisant parcours verbal en compagnie de la belle du seigneur exilée en dactylographie et plongée dans les dictionnaires des synonymes, j'ai besoin qu'on me relève. À moins, sussuré-je ou marteléje, qu'elle ne s'allonge à mes côtés.

T. D.

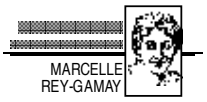
Les apocryphes

Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.
Ce feuilleton sème l'effroi et la consternation depuis plusieurs années chez les libraires, les enseignants et les journalistes. nous le poursuivons donc.
Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.
Dans notre dernière édition, le roman policier de Marc Lacasse, *Du sang dans l'encre*, était une pure imposture. Bien sûr, le génial éditeur lausannois à la retraite, père du phénoménal entrepreneur qui préside aux destinées du groupe Edipresse, meuble ses loisirs par la dure ascèse de l'écriture, mais pas avec un tel mauvais goût… Tout de même !

LES ÉLUS LUS (XXXVIII)

Aide aux remerciements

Afin de simplifier la tâche des candidats romands au lendemain de leur élection ou de leur non-élection au Conseil fédéral (des États ou national), nous avons élaboré une lettre modèle de remerciements à leurs supporter(re)s à partir du message envoyé par l'une des quatre personnes ayant fait campagne pour remplacer Jean-Pascal Delamuraz en mars dernier.



On trouvera entre crochets :

• En romain gras, un choix de solutions. Les éléments marqués du même chiffre en exposant sont solidaires.

• En romain maigre, des précisions sur l'élément à insérer.

• En petites capitales, deux propositions facultatives d'enrichissement du texte original.

Le texte en italique est authentique de même qu'une des solutions en gras.

À vous, Madame, Monsieur,
À vous, chères amies et amis,
À vous les enfants de [Inscrire ici votre lieu de domicile, c'est-à-dire une commune romande entre Aclens et Zinal] *et d'ailleurs,*
qui m'avez si aimablement [**comblé[1]/comblée[2]**] *de messages par lettres, cartes, télégrammes, télécopies et des sins,*
qui avez téléphoné ou laissé un mot d'amitié sur le répondeur,
[QUI AVEZ DÉPOSÉ UN COURRIER ÉLECTRONIQUE SYMPATHIQUE À MON ADRESSE INTERNET,]
qui m'avez envoyé **des bouteilles[1]/des fleurs[2]** *ou des souvenirs,*
qui m'avez [**entouré[1]/entourée[2]**] *de votre présence dans* [**le village/la ville**] *et à Berne,*
vous qui m'avez [**encouragé[1]/encouragée[2]**] *pendant cette campagne,*
vous qui m'avez [**soutenu[1]/soutenue[2]**] *le* [Inscrire ici le jour de l'élection : l'ordinal 1er, un chiffre de 2 à 9 ou un nombre de 10 à 31] [Inscrire ici le mois de l'élection. Un des 12 mois de l'année, à l'exception des mois en T qui sont peu propices aux élections fédérales],
vous, encore, qui m'avez [**envoyé un mot de félicitations[3]/donné un signe d'affection[4]**] *après,*
j'ai le regret de ne pouvoir vous répondre personnellement pour vous dire combien tous ces messages d'encouragement et de chaleur m'ont [**porté[1]/portée[2]**] *tout au long d'une campagne* [**correcte mais difficile/difficile mais correcte**], *puis m'accompagnent maintenant que* [**tout commence vraiment[3]/ tout est fini[4]**].
[**Dorénavant je serai[3]/ Pour quelques jours, j'ai été[4]**] [**le représentant[1]/la représentante[2]**] *de ma commune, de mon canton et de mon parti,* [**des travailleurs[5]/ des femmes[6]/ des entrepreneurs[7]**], *surtout, dont je défendrai l'immense espoir et la cause contre vents et marées, partout et aussi longtemps que* [**l'équité[5]/ l'égalité[6]/la liberté[7]**] *ne sera pas,*
comme je me battrai pour le respect des idées des autres,
comme je me battrai pour les humbles, les malheureux,
mais aussi pour la cohésion nationale [ET L'ADHÉSION À L'EUROPE],
tout en veillant à [**une juste harmonie/un juste équilibre**] *entre le bien de l'État et de l'économie, l'être humain étant* [**le centre/le pivot/l'axe**], [**la matière première/la lumière/la pierre angulaire**].
Je vous remercie [**de tout cœur/du fond du cœur**].

M. R.-G

Lambert est contre tous

SAISI une fois de plus par le désir illusoire de comprendre les jeunes, vous avez certainement un jour ou l'autre regardé à la télé un épisode de *X-Files*. Outre une dramaturgie un peu appuyée et des images bon marché (tout en gros plans, avec une épaisse couche de graisse à traire sur l'objectif), il ne vous aura pas échappé que cette série relève du plus classique des délires paranoïaques: le gouvernement fédéral américain dissimule au monde entier la présence des êtres venus d'un autre monde, car il est *infiltré*. Les jeunes s'amusent avec ce qu'ils trouvent sur les écrans; ils ont bien raison.

Christophe Bourseiller a imaginé d'exploiter la même veine, et nous sert avec *Cet étrange Monsieur Blondel* une variante française de ce feuilleton à succès. L'élection en 1989 de l'actuel secrétaire de Force Ouvrière et la mutation concomitante de cette centrale syndicale autrefois toute de modération en avant-garde prolétarienne rouge vif y sont décrites comme un effet à long terme de l'implantation trotskyste, pas moins.

Un ouvrage taupologique

La chasse aux trotsks, anciens ou actifs, réels ou supposés, avec ses longues suites de cryptonymes et de patronymes, ses extrapolations douteuses et ses amalgames fulgurants, est une activité ridicule, qui a une longue et sanglante tradition derrière elle et qui resurgit épisodiquement. Cet ouvrage ne mérite à première vue aucun intérêt: en fin de compte, que Marc Fiacre Henri Blondel –désormais célèbre pour ses propos phallocrates à l'encontre de dame Notat, sa consœur de la CFDT– soit un gauchiste caché, inconscient ou au second degré, on s'en fout pas mal. Cette infinitésimale énigme ne va pas s'avérer décisive pour l'évolution du paysage social en France et en Europe. De même, il y a quelque chose de grotesque à expliquer, comme le fait l'auteur, les grandes grèves françaises de fin 1995 par la volonté blondélienne de se venger de Chirac, pour qui le dirigeant de FO aurait rédigé quelques discours électoraux. Tout à sa chasse, le taupier n'imagine que la menace de puits et de galeries minuscules, alors que l'autoroute passe dans le champ d'à côté (c'était notre nouveau concours: «proverbes pour l'an 2000»).

Mais le lecteur curieux des choses du monde découvrira avec ravissement dans la deuxième partie du livre de Bourseiller l'histoire et les mœurs d'une espèce révolutionnaire peu connue: l'homo lamberticus.

Fractionnite galopante

Pierre Boussel, alias Lambert, ressemble à un retraité des P & T, à mi-chemin entre Achille Talon et Noël Roquevert. Sous cette apparence petite-bourgeoise se cache le fondateur de l'incroyable courant dérivé de son nom de guerre, le *lambertisme*, ou Organisation communiste internationaliste, ou Parti des Travailleurs, ou mille autres sigles, car Lambert a fait et défait d'innombrables organisations, courants et fractions, après avoir été lui-même exclu successivement du PC (1935), du PS (1937), du Parti socialiste ouvrier et paysan (1939), du Comité communiste internationaliste (1943) et de la CGT (1950).

S'il est d'une stricte orthodoxie léniniste sur le plan idéologique, le lambertisme se caractérise par une double stratégie «entriste», qui consiste à infiltrer dans d'autres organisations *à la fois* des militants connus comme tels, qui cherchent classiquement à orienter le débat et l'activité sur leurs thèses, et des clandestins absolus qui ne se dévoilent jamais, suivent la ligne majoritaire, même très éloignée de leurs idéaux politiques, afin de conquérir prébendes et influences. Cette immersion à deux étages engendre des situations quasi-christiques, puisqu'on a vu des sous-marins se faire tabasser en silence par leurs propres camarades (bien évidemment, en bonne secte, le lambertisme ne dédaigne pas la violence physique).

Ces coucous politiques vont ainsi faire leur nid dans les syndicats (surtout FO et le Fédération de l'Éducation nationale); le mouvement de défense de la laïcité; la Franc-Maçonnerie (à l'encontre des interdits très explicites de Léon Davidovitch Bronstein lui-même, ce qui montre que la doctrine du fondateur de la Quatrième Internationale a ici une fonction largement décorative); le Parti socialiste (plus tordu encore que Lambert, Mitterrand parviendra à retourner la fraction et à se rallier les dirigeants du mouvement étudiant); et bien sûr les autres organisations trotskystes, comme Lutte ouvrière ou la Ligue communiste révolutionnaire. Actuellement, au travers d'une «vaste campagne» contre le Traité de Maastricht/Amsterdam, les lambertistes semblent tisser des liens avec la «gauche» du PCF (notamment le «Comité Erich Honecker»): s'allier aux derniers staliniens, un paradoxe de plus pour ces mainteneurs autoproclamés du trotskysme.

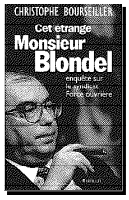
Pierre Boussel, alias Lambert, à mi-chemin entre Achille Talon et Noël Roquevert.

Moins évidente est la manipulation d'une partie des anarcho-syndicalistes français, fréquemment instrumentalisés pour obtenir des majorités syndicales. Plus ahurissant encore, on trouve également de ces militants perdus œuvrer en faveur des corridas au sein de la Fédération des Clubs taurins de France (dans le cadre d'une subtile stratégie d'implantation syndicale méridionale, qu'est-ce que vous croyez?) La dernière incarnation du lambertisme en date, le Parti dit des Travailleurs, présenté comme un front large, ouvert à diverses tendances, comprend même en son sein une fraction trotskyste, animée par ceux-là mêmes qui ont créé le PT. Une scission au sein de cette fraction, suivie par l'exclusion du Chef pour trahison, serait la conclusion logique que donnerait un scénariste appliqué à un tel synopsis.

L'étonnant dans cette histoire reste le recrutement prestigieux de cet ordre monastique illuminé: y ont passé plus ou moins longtemps le cinéaste Bertrand Tavernier, le mathématicien Laurent Schwartz, le comique pas drôle Alex Métayer, l'historien Pierre Broué, les frères Jospin (Lionel probablement et Averell assurément) ou même, dit-on, la fille de…

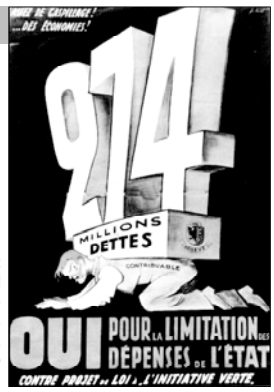
Mais quel est l'objectif final de cette agitation de quarante ans? La réponse, convaincante, de Bourseiller est que le socialisme, la révolution, etc. ont bel et bien disparu dans ce naufrage, et que nous ne trouvons là plus qu'un discret réseau d'influence, d'un petit appareil de pouvoir secret. Une micro-bureaucratie, en somme.

J.-F. B.



Christophe Bourseiller
Cet étrange Monsieur Blondel
Enquête sur le syndicat Force ouvrière
Bartillat, août 1997, 301.p. Frs 36.90

Histoires de pognon



La dette publique: un trouble obsessionnel compulsif (TOC) de la droite suisse depuis de nombreuses années. Ci-contre à Genève dans les années trente.

DANS sa thèse sur la banque nationale déjà, Sébastien Guex démontrait son art de rendre à peu près compréhensible au lecteur moyen les complexes questions de finances publiques et leurs enjeux. Et voilà qu'il recommence, dans un livre intitulé *L'argent de l'Etat*.

Même si la lecture de cet ouvrage est parfois agaçante à cause de certains a priori très tranchés et sans nuance (dans la définition de l'Etat démocratique par exemple), quelques thèses ressortent vigoureusement qui, elles, sont solidement fondées sur des arguments et des exemples en quantité, des thèses qui font de *L'argent de l'Etat* quelque chose de solide à opposer efficacement au *Livre blanc* du Putride et consorts.

Premièrement: à la base des prétendues «lois» économiques, il y a toujours des choix politiques. Ce n'est pas un scoop (encore que depuis quelques années…), mais Guex fournit des arguments bienvenus pour contrer les crétins qui brament à longueur de colonnes du *Temps* et d'ailleurs qu'on ne peut rien faire contre la globalisation et la tyrannie des marchés. Guex, qui a bonne mémoire et plus encore des fiches bien classées, excelle dans l'art de mettre en relation deux citations contradictoires de «nos» dirigeants et gourous économistes pour ainsi démontrer à quoi, et surtout à qui, servent ces fameuses et inexorables «lois» économiques avec lesquelles il y a tout à fait moyen de s'arranger lorsqu'il le faut.

Deuxièmement: dans le problème des déficits, on accuse toujours les dépenses irresponsables votées par des parlementaires soucieux de plaire à leurs électeurs. Voilà qui reste à démontrer, répond Guex qui, chiffres à l'appui, compare par exemple l'évolution des dépenses de la Suisse démocratique et celles du deuxième Reich, un régime assez peu démocratique, qui se révèle bien plus prodigue des deniers de l'Etat que notre démocratie…

Troisièmement: quand il y a des déficits, c'est peut-être qu'on dépense trop, comme tout le monde le dit aujourd'hui, mais c'est peut-être aussi que quelque chose cloche du côté des recettes. Guex rappelle opportunément les divers allègements fiscaux adoptés par les Chambres au cours des années 1984 à 1990: et l'on se dit que si déficits il y a, c'est certes parce que les dépenses ont augmenté, mais c'est aussi et surtout parce que les rentrées ont été notablement diminuées.

Constatation qui débouche sur la thèse centrale du livre: depuis le début du siècle, toute une partie de la droite helvétique estime qu'il est important de mener une véritable «politique des caisses vides», afin «de limiter sainement les ressources de l'Etat». En d'autres termes, la classe dominante, loin d'être hostile aux déficits publics, y est plutôt favorable et elle y contribue pratiquement de tout son poids, de tout son pouvoir. Car la précarité des finances publiques et l'existence d'une large dette est une situation idéale pour refuser toute revendication sociale, donc toute redistribution. Comme, à défaut d'être la droite la plus bête du monde, la droite helvétique est l'une des plus cyniques, Guex n'a aucune peine à étayer sa démonstration par des déclarations nombreuses pêchées dans *Bilan* ou la *NZZ*: on reste parfois ébahi d'un tel culot dans la franchise.

Un livre à lire avant le 7 juin, et même après…

E. N.

Sébastien Guex
L'argent de l'Etat. *Parcours des finances publiques au XXe siècle*
Réalités sociales, 1998, 313 p. Frs 46.–

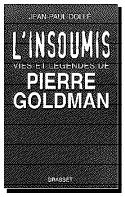
«Le Temps»: enfin un journal qui explique tout!

C'est Catherine Deneuve *(ici, au centre) qui décernera la «Palme Chopard» dès cette année.*

***Le Temps*, 21 mars 1998**

(Annonce)

Le samedi 12 septembre, la librairie Basta! fête ses 20 ans Réservez cette date! Tous les détails dans la prochaine «Distinction»



Jean-Paul Dollé
L'insoumis
Vies et légendes de Pierre Goldman
Grasset, octobre 1997, 282 p., pas un clou

«Il est philosophie, métaphysique dans chacun de ses mots et surtout de ses gestes, de ses attitudes, de ses postures. La métaphysique prend ses traits et ses accents, ses paroles et ses silences. Il n'est ni philosophe, ni métaphysicien; au contraire, il rend palpable l'absence. Là et ailleurs en même temps, plein et vide; unifié et divers.» (page 16)

Parmi les nombreux acteurs de la comédie sociale qui se paient de mots, les architectes et les philosophes occupent souvent le devant de la scène. Jean-Paul Dollé est professeur de philo dans une école d'architecture. *(J.-F. B.)*

Terreur dans le terroir

Gérard Delteil
Mort d'un satrape rouge
Métailié noir, février 1998, 270 p., Frs 12.50

Sans être un chef-d'œuvre de narration policière, *Mort d'un satrape rouge* se révèle une savoureuse exploration du communisme municipal français. La ville imaginaire de Bagnancy (Seine-Saint-Denis) est administrée par le PCF depuis le Front populaire. Aussi corsetée qu'elle soit par ses idéaux proclamés et son appareil politique, la gestion communiste d'une grande agglomération n'en subit pas moins les effets de cinquante années de pouvoir : arrangements avec les entreprises locales, clientélisme dans l'attribution des postes, rancœurs accumulées des vieux militants, corruption progressive des dirigeants et de leurs proches, recours épisodique à une certaine xénophobie devant l'ampleur des problèmes sociaux. L'érosion des résultats électoraux est bien entendu ce qui inquiète le plus cette nomenklatura banlieusarde, d'autant que se profile la montée d'un candidat «français et indépendant», nettement lepéniste. Le maire, ancien combattant de la Résistance, devient la cible sur laquelle se fichent les flèches venues de toutes parts. Un matin, il est retrouvé révolvérisé dans son bureau.

Delteil reprend ici le thème, très en vogue il y a quelques années dans le milieu journalistico-polardeux, des accointances entre certains courants du PC et l'extrême droite. Patrick Besson, Jean-Edern Hallier et quelques autres s'étaient effectivement mués en organisateurs de rencontres réunissant les «forces anticonformistes». La dénonciation de ces fameuses «passerelles rouges-brunes» fournit un moment une activité à temps partiel à Didier Daeninckx –qui fait une brève apparition en *guest star* dans le roman. Si ces rapprochements sont loin d'être absents de l'histoire de la Troisième Internationale, ils ne semblent guère avoir dépassé dans la France d'aujourd'hui le cliché romanesque de la conspiration de tous les affreux. Les verra-t-on bientôt quitter le théâtre de l'agitation littéraire parisienne pour devenir une réalité politique? *(J.-F. B.)*

Étienne Barillier
L'église au milieu du virage
Série Noire, avril 1998, 234 p., Frs 12.40

Le propre du vrai talent, c'est de surgir là où personne ne l'attend. Qui eût dit que le si sérieux Étienne Barillier finirait une fois de digérer le parapluie qu'il semblait avoir avalé en même temps qu'il commençait à écrire? Aurait-on pu suspecter qu'il en viendrait un jour à publier un roman policier dans la collection créée par Marcel Duhamel chez Gallimard? Après avoir rédigé de purs romans romands, tenté de créer un genre nouveau : le pamphlet timide (*Soyons médiocre*, L'Âge d'Homme, 1989) et décrit Martina Hingis en Guillaume Tell dépilé sans susciter la moindre réaction de la part des sportifs ou des patriotes, le prolifique écrivain passe maintenant au genre noir avec un authentique polar métaphysique.

Un malheureux pasteur de l'Église nationale vaudoise, devenu enseignant sur le tard, est poursuivi par la vindicte d'un plumiteux du terroir, alcoolique repenti, stalinien honteux, érotomane qui n'en peut plus. L'homme de l'écrit menace de révéler un malheureux poème cochon que l'ex-ministre de la Parole rédigea en ses années d'études. Toute l'intrigue repose sur l'invraisemblable montage érotico-mystique que le pasteur va devoir mettre en place pour se débarrasser de son maître chanteur. La mécanique, réglée –c'est le cas de le dire– au millipoil du cul, se détraquera pourtant…

On imagine le poids de la prédestination et de la faute dans un tel récit, mais l'intérêt vient surtout de la description de la condition enseignante (ah, les commentaires au sujet des pages locales de *24 heures* pendant la récréation!) et du milieu inquiétant des pasteurs vaudois que l'auteur connaît bien. On imagine l'ampleur de la besogne qu'a dû effectuer l'énorme Patrick Raynal, directeur de la Noire, pour peigner le texte de l'étique romancier pulliéran, mais le résultat est là : il y a même quelques jeux de mots négligemment jetés au détour d'un paragraphe, et surtout aucun imparfait du subjonctif en 234 pages, il fallait le faire! *(J.-E. M.)*

Faits de société

Diète, version Conseil d'Etat

(à l'époque, à majorité rose-rouge-verte : bœuf carotte et persil)

«Chères concitoyennes, chers concitoyens
De nombreuses religions ont intégré à leur piété la pratique du jeûne : exercice où la vie corporelle épouse l'attitude intérieure pour aider l'être humain à se vider de lui-même. Un espace, trop souvent étouffé par le copieux quotidien, devient ainsi disponible à l'attente de dépassements. Dans l'humilité et la reconnaissance, le croyant mesure son besoin d'une nourriture spirituelle renouvelée et se réjouit d'en goûter la saveur. […]
Quels seront demain les conséquences de nos actes d'aujourd'hui? Cette question se pose avec une acuité égale qu'il s'agisse des affaires de chacun d'entre nous ou de celles de l'Etat. […]
Aujourd'hui, l'insouciance des temps d'abondance n'est plus de mise. C'est même jusqu'à la perception de notre passé qui subit une diète sévère. […]
La vie a un autre goût et nous avons ensemble les moyens de le lui donner. Si, du moins, nous acceptons le régime imposé par l'esprit qui veut répondre à notre faim : son assaisonnement ne peut être que responsabilité, justice et solidarité.»

Arrêté et message du Conseil d'Etat Vaudois pour le Jeûne fédéral de 1997 (*Feuille des Avis Officiels*, 16 septembre 1997)

De Moscou à Brooklyn, de mal en pire

Itinéraire d'un prince de la pègre

MOSCOU, 1980. Niki Zoracoff, *«Tsar de la rue Gorki, Prince du square Pouchkine»*, arborant veste en daim et montre suisse en or, mène une vie *«scandaleusement bourgeoise»*. Katya, sa délicieuse épouse, enseignante, membre du Parti, le croit, du fait de ses horaires irréguliers et de ses fréquentations interlopes, agent du KGB, *«héros de la mère patrie»*. Niki est en fait une précoce mais grosse pointure du marché noir, un as de la combine illicite.

Un flic sage et alcoolique, qui lui tient lieu de père spirituel, l'avise que le vrai KGB est sur ses traces suite à une affaire criminelle qui ne le concernait pourtant pas. Il l'incite à quitter le pays. *«Toi tu es juif. Les juifs sont faits pour émigrer.»*

Niki s'y résout, empli d'inquiétude, car il *«se sentait en sécurité dans le calme et l'ordre de l'Etat soviétique. Il comprenait tous les jeux, toutes les manœuvres au sein des foules et des queues.»* Muni des indispensables recommandations, le jeune couple atterrit à New York et s'installe à Little Odessa, un quartier de Brooklyn investi par nombre de compatriotes. *«Tu seras un prince, comme à Moscou, sauf qu'ici ce sera plus facile»* prédit l'un d'entre eux à Niki.

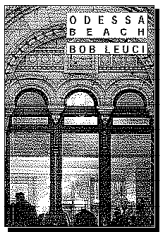
La nostalgie ne dure que le temps d'un décalage horaire, le goût des affaires reprend le dessus malgré les difficultés linguistiques. En regardant les nombreux night clubs de ce coin de bord de mer, Niki se jure d'ouvrir un jour le sien, l'enseigne est toute trouvée, «Moscow nights».

L'Amérique est un pays formidable. Grâce aux contacts de ses amis russes, il obtient sans difficultés un prêt d'un petit caïd de la Cosa Nostra et peut accomplir son rêve capitaliste. Bien sûr il devra rembourser sa dette selon un calendrier préétabli, bien sûr le «Moscow Nights» ne fera pas que vendre des divertissements musicaux.

Loin de Moscou, n'assumant pas sa position de Juif minoritaire au sein des milieux qu'il fréquente, Niki le charmeur se croit un homme libre à la réussite insolente. Il n'est qu'un déraciné, otage de fractions rivales de la Mafia sicilienne dont les stratégies de conquête ou de maintien du pouvoir sont mises à nu dans ce roman nerveux et bien documenté, que l'on doit à un ancien flic d'élite new-yorkais reconverti avec bonheur dans la littérature.

Traduit près de quinze ans après sa parution, *Odessa Beach* entraîne le lecteur dans une lutte de clans où la Mafia russe tente son implantation. Elle a fait des progrès depuis lors, à en croire Jean Ziegler.

G. M.



Bob Leuci
Odessa beach
Traduit de l'américain par Annie Hamel
Rivages/Noir, 1998, 349 p. Frs 18.40

L'anarchiste

«POUR moi, on a prévu un harnais plat devant avec des sangles derrière pour accrocher la laisse. Je l'ai essayé avant les grosses coutures, les sangles frottaient sur ma bosse, on a ajusté. Maintenant c'est bon.» Chloé est prête à participer au projet Robinson, qui prévoyait une semaine de campement au milieu de la nature pour des gosses de tous les âges, atteints de lourds handicaps cérébro-moteurs. L'occasion qui leur est offerte de quitter les murs de l'institution qui les accueille, dûment encadrés par un aréopage d'«éducs» et de médecins sera cependant de courte durée. Au terme de la première nuit, Adrien, *«le plus évolué du groupe»* –il est doté de la parole–, qui ne requiert pas de surveillance constante, est retrouvé mort, une seringue à ses côtés, son bras en portant les stigmates.

L'équipe éducative a tôt fait de conclure à une overdose, explication rendue plausible par la provenance familiale de l'adolescent, *«drogue, secte, etc.»* Chloé n'est pas de cet avis. Amie et admiratrice d'Adrien, elle sait bien que, à force de se soumettre à des traitements médicaux, il a développé une peur panique des piqûres. De plus elle ne se trouvait pas loin lors du moment fatal. Chloé a tout vu. Encore faut-il qu'elle puisse faire part de ses soupçons, ce qui ne lui est guère facile.

Non seulement est-elle aphasique, comme elle se débat avec une infirmité qui lui donne *«l'anarchie»* dans les mouvements du corps. Comment s'y prendre dès lors pour porter son témoignage, le verbe impossible, le geste indéchiffrable?

Certes, *«le travail des éducs, c'était écrire et notre travail, essayer d'exprimer.»* Mais la ravissante Chloé, *«en plus d'être abîmée de naissance, je suis jolie de figure»*, devra plus que de coutume user de sa tête. *«Mon cerveau aussi est anarchique, mais moins que le corps. Si je fais attention à pas lâcher une idée, je peux m'en sortir et justement, je dois pas lâcher l'idée qu'Adrien a été assassiné.»*

Elle tentera de s'inspirer d'un film vu au foyer, montrant comment s'y prend une baleine pour communiquer avec son dresseur. Et la voici qui joue à la baleine, dont les mouvements de queue sont d'abord perçus comme dévastateurs. Il est vrai que les mouvements de la gosse provoquent de longue date des dégâts d'une telle nature.

Bien que fondé sur ce principe, *Chapeau!* ne bouleversera pas les conventions du *whodunit*, une forme de roman policier qui voit le lecteur immédiatement saisi par la volonté de connaître le meurtrier, ses mobiles étant exposés à l'avant-dernière page et son identité dévoilée à la dernière.

Reste, au service du suspense et de son déroulement, le passionnant exercice littéraire qui vise à exprimer les paroles d'un enfant qui en est dépourvu sur le plan de la communication ordinaire. Chapeau!

G. M.

Michèle Rosenfarb
Chapeau!
Série Noire, 1998, 121 p., Frs 9.–

Revues vues et lues

Bon à savoir
N° 3, mars 1998, 32 p., Frs 2.50

Bon à savoir, le «guide de la bonne consommation» né il y a quelques mois, revendique d'ores et déjà 52'000 abonnés, mais continue généreusement à distribuer gratuitement ses numéros dans toutes les boîtes aux lettres. Cette revue, qui chasse sur les terres de *J'achète mieux* (FRC) et utilise comme logo le même code-barre illisible que l'émission de tévé *À bon entendeur* (TSR), semble avoir désormais trouvé son public-cible.

Après quelques hésitations quant à la définition du segment de marché auquel ils allaient s'adresser, ses rédacteurs s'orientent vers un profil bien déterminé : jugez-en plutôt au vu du dernier sommaire. On y trouve un billet acéré sur les «Swiss cannabis pastilles», bonbonnailles helvétissimes d'une neutralité absolue, puisque sans sucre ni principe hallucinogène ; une passionnante enquête sur la teneur en benzène, benzène éthylique, toluène, xylol et autres méthylterbutyléther qui rendent les essences sans plomb dangereuses à sniffer ; la révélation de la haute teneur en sucre des jus d'orange les plus vendus ; une interrogation qui sent la poudre sur le destin des 300'000 Fass 57 que les arsenaux fédéraux doivent encore retirer des mains des individus à qui ces fusils d'assaut étaient jusqu'ici confiés ; ou encore une courte brève sur les tests de qualité des pilules d'ecstasy dans les raves bernoises.

La conclusion s'impose d'elle-même : enfin un journal pour les polytoxicomanes névrotiques! *(J.-F. B.)*

Faits de société

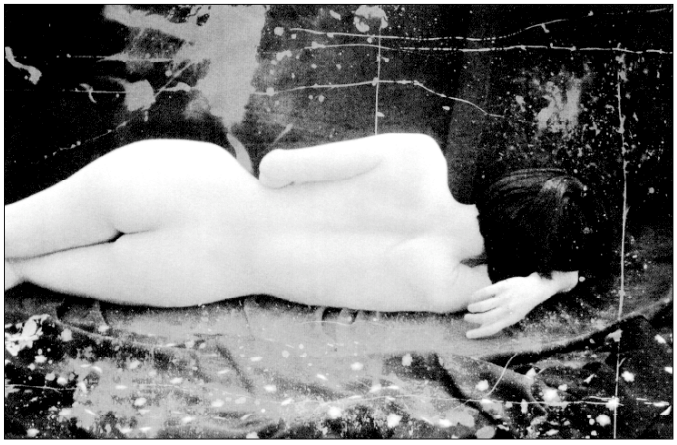
Un bienfaiteur des arts mal récompensé

Le portier sexagénaire, pas satisfait par la prestation de Tino, a refusé de lui donner les deux cent francs promis. Humilié, le prostitué est allé chercher un couteau dans sa voiture pour «faire peur». Pour toute réponse, Lorenzo a encore lâché quelques injures, puis a tourné les talons. Tino a ressenti cette attitude comme du «mépris à son égard» et a alors poignardé son mécène avec une «extrême violence».

***24 Heures*, 21 février 1998**

Au pays du soleil couché

Effeuillaisons



UN livre, sensuel. Noire, sa couverture est repliée comme un kimono sur un corps ivoire. Il est fermé par un ruban de satin noir. On y voit la tête d'une jeune femme endormie, peinte sur un morceau de canevas déchiré. L'image, déjà ancienne semble-t-il, est un peu effacée. Quelques pétales de camélia rose, quelques gouttes. En rose aussi, le nom de l'auteur, Kawabata, et celui de l'illustrateur, Frédéric Clément.

Les belles endormies, étrange roman érotique de Kawabata Yasunari, prix Nobel 1968 de littérature méritait bien, pour cette réédition exemplaire, le luxe de cet écrin.

Dans une maison isolée au bord de la mer, un vieil homme, Eguchi, passe cinq nuits avec des jeunes filles endormies. Cette insolite maison de passe est destinée à des vieillards impuissants. Des filles, jeunes et préparées pour ne se réveiller en aucun cas sont les compagnes ignorantes de chastes nuits. Les règles de la maison sont strictes: *«Et veuillez éviter, je vous en prie, les taquineries de mauvais goût ! N'essayez pas de mettre les doigts dans la bouche de la petite qui dort ! Ça ne serait pas convenable !»*

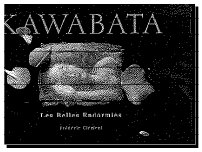
Chaque nuit, Eguchi découvre une nouvelle fille. Il n'a pas envie de s'annoncer à l'avance, de demander expressément la vierge aux lèvres rouges ou la débutante maigrichonne. Lui qui aima tant l'infidélité, il n'a plus que l'inconstance pour se consoler.

Ces corps endormis et confiants, leur odeur, leurs poses abandonnées vont réchauffer la mémoire du vieil Eguchi, comme un dernier rayon de soleil. Ses premiers émois, des baisers volés, une amante de passage, des aventures, sa femme, ses filles. Sa vie d'homme n'est plus que réminiscences. Passé le temps du plaisir, reste le temps du souvenir.

Ce conte d'hiver est illustré par Frédéric Clément, un des plus originaux et talentueux imagiers de l'édition française actuelle.

Par un mélange superposé de photos troublantes et de peintures sur toiles déchirées, il fait surgir le monde flou des rêves amoureux d'Eguchi. Morceaux de corps qui évoquent le regard morcelé de l'étreinte amoureuse, traces de rouge à lèvres, fruits de cornouiller mâle détachés de leur branche érigée, pétales de camélia, feuilles mortes, feuilles… mortes.

A.B.B.



Kawabata Yasunari & Frédéric Clément
Les Belles endormies
Albin Michel, nov. 1997, 205 p., Frs 25.50

Tous niqués

Robert Mcliam Wilson
Eureka street
Bourgois, septembre 1997, 545 p., Frs 46.–

IRA, INLA, RUC, UVF, ou même FTQ et FTP: toute la vie de l'Irlande du Nord semble scandée par des abréviations de trois ou quatre lettres. Mais que se passera-t-il lorsque apparaîtra une appellation non-contrôlée, comme par exemple OTG?

Robert Mcliam Wilson a écrit une grande farce, où les affrontements les plus violents sont déclenchés par des détails insignifiants, où tout s'envenime instantanément. Les personnages, irlandais au carré, sont grandioses: une bande de soiffards trentenaires désabusés dont émergent particulièrement un catholique antinationaliste, écœuré par sa propre brutalité, et un gros protestant mollasson, qui se découvre un talent de bonimenteur incroyable et fait fortune en quelques mois. Ne sachant plus quoi faire pour remonter le moral d'une mère dépressive, il lui offre l'intégralité de l'équivalent britannique du catalogue Ackermann (y compris les trois salons complets).

«La tragédie était que les protestants (écossais) d'Irlande du Nord se prenaient pour des Britanniques. Les catholiques (irlandais) d'Irlande du Nord se prenaient pour des citoyens de l'Eire (de vrais Irlandais). Et le plus comique, c'était que toute différence autrefois marquée avait disparu depuis longtemps et qu'aujourd'hui les membres des deux tribus rivales se ressemblaient comme deux gouttes d'eau. Le monde extérieur le remarquait et s'étonnait, mais les habitants de la région restaient aveugles.» Si l'auteur semble avoir le même dédain pour les nationalistes de tous bords, on sent tout de même un acharnement récurrent à ridiculiser les gens du Sinn Fein (curieusement «traduit» dans l'édition française par *Just Us*).

Un roman, peut-être un peu trop long, sur Belfast de nos jours, qui tente de sortir par le haut (l'humour et la tendresse) de la spirale des haines communautaires. Ah oui, j'oubliais: FTQ, c'est *Fuck the Queen* et FTP *Fuck the Pope. (C. S.)*

Faits de société

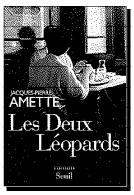
Les sectes contrôlent désormais l'administration cantonale vaudoise

Cette nouvelle directive sera insérée dans le recueil des directives internes de l'Etat (druide).

Il y aura quelques interrogations : «Mais où est passé le service de lutte contre les nuisances? », se demandera-t-on par exemple. Normalement, il a disparu. En réalité, il réapparaît à l'enseigne flambant neuve du service de l'environnement et de l'énergie, dont le sigle SEVEN

***La Gazette*, Journal de la fonction publique vaudoise, 23 mars 1998**

Je ne le finirai pas



Jacques-Pierre Amette
les deux Léopards
Seuil, Sept. 1997, 272 p., Frs 32.40

Souvenirs épars qui remontent. Gabrielle revient chez elle, sur la côte normande, pour assister au vernissage d'une rétrospective de ses œuvres. C'est une vieille dame qui a quitté sa ville en 48 pour aller étudier les beaux-arts à Berlin.

Le travail douloureux de sa mémoire raconte l'Occupation et les liens ambigus qui s'y nouèrent entre Français et Allemands. Autour de Gabrielle, d'autres personnages errent, ombres d'un autre temps: Clotilde, la grande amie, morte pendant le Débarquement, son frère Henri, qui, profitant de la ruine de sa ville pour faire de la spéculation immobilière, devient un notable riche et respecté, et aussi Hans Balda, l'ami allemand, officier, qui deviendra psychanalyste à Berlin.

L'intention de Jacques-Pierre Amette, critique littéraire au *Point*, semblait donc une tentative de renouveler le récit de l'Occupation. Bien que n'étant pas très original, le propos semblait engageant: des destins croisés d'adolescents pendant la guerre qui, devenus vieux, revisitent leur histoire.

Donc, lisons, une page, deux pages, lisons encore, ça va bientôt décoller, patience, accrochons-nous, puis non, ça ne vient pas. Lenteur, langueur, ennui, c'est hélas tout ce que distillent ces pages. Le personnage de la narratrice a singulièrement de la peine à prendre la moindre épaisseur, et seule la partie qui narre le retour de Hans Balda en Allemagne remonte un peu le niveau du récit qui retombe vite ensuite.

L'intérêt de ce livre se situe finalement ailleurs. Il intrigue par le parti pris périlleux de l'écrivain: se mettre dans la peau d'une femme âgée. Découvrir ce qu'il pense qu'elle penserait, qu'elle sentirait, et par là entrevoir son décryptage plein de préjugés de l'état féminin, est somme toute un enseignement de plus sur la profondeur du fossé qui sépare le monde des hommes de celui des femmes. *(A.B.B.)*

Faits de société

Le troisième âge pris en otage par des syndicalistes!

VAUD • Conducteurs lausannois en colère

La protestation prendra la forme d'une grève du zèle: les conducteurs respecteront les vitesses de sécurité, auront des égards envers les personnes âgées et ne vendront pas de billets en roulant.

***Le Temps*, 23 mars 1998**

Vitam impendere amori

«Quand on n'a que l'amour...» (Brel)

«Ce temps hurle à la mort
Et je ne peux dormir
Je m'en vais les pieds nus
L'amour seul à dire.»
Anne Perrier

UN seul thème dans la poésie de Lucien Becker, l'amour. L'amour de la femme, l'amour de l'amour.

La légende le montre surtout commissaire de la Mondaine, imperméable beige, cigarette aux lèvres, une espèce de Marlowe qui s'adonnerait à la poésie pendant ses loisirs. Plus lucide, il se décrivait comme *«un homme dont le nom n'est sur aucune lèvre /va devenir un simple trait sur l'horizon.»* Cet homme est né le 31 mars 1911, en Moselle, à Béchy où il reviendra terminer sa vie.

Orphelin de père à trois ans, c'est dans un univers féminin que son enfance s'écoulera. À huit ans, la rencontre avec la mort, un jour d'été, sous les traits d'un bel étalon blanc foudroyé au milieu d'un pré. *«Le temps d'un éclair, j'ai cru que c'était moi.»* Pour ce passager de la terre, il n'y aura dès lors plus que deux passions: celle des mots, il avouera avoir lu trois fois, ligne par ligne, *le Petit Larousse illustré,* et l'amour, seul rempart contre le néant. *«Les mots ont été créés pour qu'en fermant les yeux/je puisse venir à toi sans faire un mouvement.»*

Il n'est pas aisé de définir la poésie de Becker *«Non, ce n'est pas un blues, ni un fado, même si ça en a l'air, si ça tient des deux à la fois. C'est un viatique, la ligne d'horizon en courant d'un homme qui brûle parce qu'il a tout compris. Compris que la mort est en nous depuis le commencement, qu'il n'y a pas d'issue, aucun espoir d'y échapper.»* (préface de Guy Goffette)

Dès lors, l'amour est *la seule chose vivable et viable.* Lorsque les temps sont troublés, il est peut-être nécessaire de se tourner vers les poètes pour réapprendre l'essentiel: nous n'avons que l'amour à offrir en partage…

Les recueils de Lucien Becker étaient pratiquement introuvables. Cette nouvelle édition augmentée de lettres, d'entretiens est donc précieuse.

À n'en pas douter, ce poète mérite mieux, beaucoup mieux que nos regards sommaires.

M.T.

Lucien Becker
***Rien que l'amour,** poésies complètes*
La Table ronde, 1997, 432 p., Frs 44.10

Les pervers sont fatigués

Alberto Eiguer
Petit traité des perversions morales
Bayard, 1997, 152 p., Frs 29.70

Ah que voilà un titre accrocheur, qui ne peut qu'inviter à la découverte d'une galerie des horreurs, une petite histoire pour se faire peur. On s'attend à: «Et maintenant le monstre qui fit trembler toute l'Europe tant ses crimes furent nombreux et horribles; pendant de nombreuses semaines on le traqua, mais il continua à perpétrer ses actions perverses… Avant de soulever le drap du bocal de formol dans lequel il est conservé, je demande aux femmes, aux enfants et aux âmes sensibles de bien vouloir se préparer au pire…»

S'il y a des «Oh!» à pousser, ce ne sont que ceux de la déception. Les différents types de perversions –sous un strict angle psychanalytique ou psychiatrique– sont bien abordés et décortiqués, mais on reste toujours sur sa faim pour ce qui est des conclusions. L'auteur veut nous révéler les moyens d'identifier et d'aider les personnes de notre entourage pouvant souffrir de ces divers problèmes. Hélas ces pages sont trop courtes et écrites de manière à faire penser à un article de revue féminine, entre un «perdez 20 kg en cinq jours» et «psycho-test: êtes-vous plutôt dominante ou dominée?» Pour preuve, la partie sur les psychopathes se termine par un chapitre «Comment le reconnaître… et s'en garder», avec des phrases clefs comme *«Tu t'es fait avoir»* ou *«Tu agis comme une femme»*, qui sont censées être insupportables pour eux. C'est un peu léger et ce n'est pas dans les vingt-trois (!) autres lignes du chapitre que l'on trouvera plus de renseignements.

Les moments passionnants, comme souvent dans ces ouvrages, sont les passages où l'auteur expose les cas qu'il a traités. C'est sans doute là qu'il aurait fallu porter plus d'attention car, pour les sept types de perversions abordées, nous avons souvent un exposé passionnant des mécanismes qui génèrent et entretiennent ces comportements.

Alors, si vous voulez plonger dans les perversions à travers l'étude du mythomane, du faux-self, du pervers-narcissique, du cynique en politique, du masochiste, du psychopathe et du joueur, le plongeon est possible avec ce livre, mais vous êtes averti: la réception se fera dans quarante centimètres d'eau! *(J. S.)*

Déjà à la TV

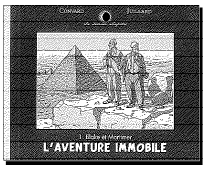
Violences

Pour prolonger le plaisir de *Hana-Bi*, voici en vidéo trois films de Takeshi Kitano, réalisateur, animateur télé, acteur, romancier, chroniqueur radio, peintre et poète japonais.

Inspecteur Nishi dans *Hana-Bi*, Takeshi Kitano est l'inspecteur Azuma dans *Violent cop*, son premier long métrage. Cet anti anti-polar met en scène un flic violent aux méthodes non pas douteuses mais franchement illégales. Si l'inspecteur Harry de Clint Eastwood peut devenir une victime en se faisant reprocher ses abus de pouvoir, Azuma est un affreux complet: il planque carrément de la came chez un malfrat pour pouvoir l'arrêter. Lui, il se fait virer lorsqu'il tire sur son collègue en voulant achever le prévenu qu'il interroge! Azuma a toujours tout faux, tire d'abord, sans aucune logique, dans un univers où le chef mafieux a autant de peine à contenir le zèle de ses sbires que le supérieur d'Azuma. Et puis ensuite, il rédige ses excuses, «comme d'habitude». Ce fatalisme exprime un noir point de vue sur un monde pourri où toutes les entreprises sont vouées à l'échec. Les seuls qui arrivent à leurs fins sont les gangsters, mais cette réussite est toujours punie à un moment donné par une balle du camp adverse. Le véritable intérêt du film réside dans la façon déroutante de calme qu'a le réalisateur de filmer une course-poursuite sanglante sur fond de musique langoureuse, ou de jouer les auteurs avec de longs plans qui font hésiter entre effet de suspense et contemplation. On ne sait plus si l'on est dans une série TV ou un documentaire brillant sur les cerisiers du Japon. De *Violent cop* à *Hana-Bi,* on retrouve un style affirmé: des intérieurs savamment éclairés, un montage calme et calculé pour un discours construit. On parle peu dans les films de Kitano, et ce pour laisser apprécier la qualité de la mise en scène.

Aux histoires de yakuzas de *Violent cop* (1989) et *Sonatine* (1993) le cinéaste a su ajouter une perspective critique. *Kids return* (1996) règle son compte à une société hyper-compétitive où les instituteurs peuvent s'estimer heureux si un seul de leurs élèves sur vingt réussit l'examen d'entrée à l'université publique. Dès lors, comment imaginer ne pas tricher, tels les boxeurs qui perdent du poids à l'aide de médicaments, drillés comme des bêtes de combat par un entraîneur inhumain? Ou pousser à son extrême la logique d'une société criminelle avec ses «kids» et devenir gangster? On comprend les deux héros adolescents qui préfèrent rester des potaches à faire des farces que devenir des adultes au sombre destin. Kitano sait traiter de ces graves enjeux avec distance et ajoute même quelques touches d'humour. Que demander de mieux? *(J. M.)*

Takeshi Kitano
Violent cop
Sonatine
Kids return
3 cassettes vidéo,
HK Vidéo, env. Frs 44.– l'une



Convard & Juillard
L'aventure immobile
Dargaud, mars 1998, s. p., Frs 27.70

Comme la plupart des personnages de la littérature populaire, les héros de bande dessinée ne sauraient vieillir. Imagine-t-on Tintin dans un EMS ou Barbarella impotente? Pour combler ces lacunes biographiques, Didier Convard a imaginé des petits récits épistolaires qui nous racontent le troisième âge des vedettes du neuvième art.
Si l'alboume consacré à Barbe-Rouge est… barbant comme toute la série, celui qui nous narre les retrouvailles de Blake et Mortimer, retraités au coin de leur feu de tourbe, et du cheik Abdel Razek, fera pleurer de nostalgie tous les quarantenaires. Les dessins de Juillard restituent, au poil de moustache olrikien près, l'ambiance inoubliable du *Mystère de la Grande Pyramide*. Il ne manque pas une momie, pas un fez, pas un crocodile: les citations visuelles sont parfaites.
Les marchands de pellicule ayant décidé que dorénavant le cinéma serait réservé aux adolescents, les éditeurs de BD se devaient de bétonner leur «cible générationnelle»: Dargaud annonce Blueberry, Tanguy et Valérian dans la même série. *(M. Sw.)*

Faits de société

Morges, démocratie-témoin

La Côte, 2 mars 1998

Parler de l'Algérie

DEPUIS sept ans déjà la population algérienne vit dans la guerre civile. Des milliers de morts, la terreur et la violence régnant de façon permanente dans la plupart des régions, des familles écartelées par les positions antagonistes de leurs membres et disséminées par l'exil forcé de certains d'entre eux dans des pays qui n'ont aucune envie de les accueillir. Pris en tenaille entre un gouvernement militaire et des groupes islamistes armés, les Algériennes et Algériens ont subi leur martyre pendant des années dans un silence international ahurissant jusqu'à fin 97.

Les informations sont certes rares: le gouvernement exerce une censure féroce sur la presse nationale et les visas accordés aux journalistes étrangers ne le sont qu'au compte-gouttes et assortis de conditions draconiennes. Mais cela n'explique pas tout. Quand bien même la question de l'intervention ou de la non-intervention est une question éminemment complexe, si les gouvernements étrangers directement ou indirectement impliqués ne réagissent pas, c'est qu'ils pensent ainsi conserver leurs intérêts. Au-delà, le silence de la presse s'explique aussi par nos peurs et nos méconnaissances face à ce que nous appelons la «complexité du monde arabo-musulman». À la fin de l'année passée et au début de celle-ci, les images et reportages ont soudainement déferlé. Gradation supérieure de l'horreur? Changement stratégique du gouvernement algérien au niveau de l'information? Difficile de le dire. Mais force est de constater que notre connaissance du drame qui se vit là-bas ne s'est pas forcément beaucoup améliorée, que la situation est toujours aussi terrible et qu'aucune solution ne semble se dessiner.

En février 1991 était assassinée Nabila Djahnine, jeune architecte qui, avec d'autres, avait bâti le mouvement associatif féminin, tout en participant aux luttes démocratiques, sociales et culturelles. Quelques jours plus tard, profitant de la journée internationale de la femme, un petit groupe de personnes concernées décidait de fonder l'association *Solfal* (Solidarité avec les femmes d'Algérie). Partant du constat que dans ce conflit les femmes constituent un enjeu décisif pour toutes les parties en présence (elles sont utilisées dans les stratégies de maintien ou de conquête du pouvoir et employées comme symbole émotionnel servant à nourrir toutes sortes de propagandes), notre association s'est donné pour but de soutenir concrètement celles qui, en Algérie, sont engagées dans le mouvement de résistance et de défense de leurs droits fondamentaux. Dans la mesure de nos maigres moyens, et en fonction des besoins exprimés, nous faisons parvenir à deux associations le matériel nécessaire à la poursuite de leurs activités (ordinateur, imprimante, enregistreur, caméra vidéo, abonnement à des journaux, livres…) Parallèlement, nous tentons de diffuser en Suisse des informations sur la situation algérienne. Nous avons organisé deux soirées au Crachoir en novembre 1995 et publié deux articles sur la situation des femmes et sur «l'accueil» des réfugiés en Suisse dans la *Revue des juristes progressistes*. C'est dans le cadre de cette activité d'information, que nous vous proposons aujourd'hui, et dans les prochains numéros de *La Distinction*, une sélection d'ouvrages parmi l'abondante production éditoriale de ces derniers mois sur l'Algérie.

Solfal
c/o Collectif Femmes en grève
Case postale 275
1000 Lausanne-Riponne 17
Les dons en argent peuvent être versés sur le CCP 10-995-8

Maïssa BEY
Nouvelles d'Algérie
Grasset, 1998,
178 p. Frs 30.90

«Voici des nouvelles d'Algérie. Nouvelles écrites en ce temps où le souffle de la mort taillade à vif la lumière de chaque matin… /… Fragments de vie ciselés au burin de mes angoisses, éclats de voix au seuil de la folie, bouches fermées où tremble le cri ou le sanglot retenu au creux de ces pages, chaque instant de ces vies ne peut s'inscrire que comme une pulsation de la mémoire de tout un peuple que l'on voudrait réduire au silence.» Ainsi commence et s'achève la préface que Maïssa Bey donne à son recueil de dix histoires, dix brefs moments de vie racontant chacun à leur manière l'horreur vécue au quotidien. Une petite fille assiste bouleversée au désespoir de sa mère qui hurle la perte du père de ses enfants, emmené de force et sans aucun espoir de retour, la veille au soir. Une femme se remémore les derniers instants passés avec son mari qui, se sachant menacé, est venu la chercher pour qu'ils partent en lieu sûr. Pour la première fois de sa vie, elle ose s'opposer à sa volonté, prétextant mettre de l'ordre dans leurs affaires avant de le rejoindre le lendemain. Cette soudaine affirmation lui sauve la vie, l'homme étant froidement abattu au bas de ses propres escaliers.
Dans une terrible nouvelle de deux pages seulement, un combattant intégriste affronte, terrorisé, le regard qui refuse de se baisser d'une jeune femme qu'il doit égorger. Les adolescents ou jeunes hommes sont présents dans plusieurs histoires. La société ne leur offrant pour ainsi dire aucune perspective d'avenir, ils ont le choix entre être «hittiste» (littéralement «teneur de mur», c'est-à-dire traînant dans la rue, à la recherche d'une improbable occasion), «trabendiste» (contrebandier de toute marchandise introuvable sur le marché) ou enfin de rejoindre les groupes islamistes armés qui leur promettent un monde purifié où ils auront enfin leur place. L'histoire, racontée par sa tante, de Sofiane, jeune garçon de vingt ans, est à ce titre exemplaire. Sofiane vient d'être abattu comme un «dangereux terroriste» qu'il était selon les forces de l'ordre. La narratrice se rappelle ce charmant petit garçon blond, trop tendre, adorant sa sœur jumelle, seule fille parmi les neuf enfants. Trop tôt sorti du paradis perdu de la petite enfance, il avait été vite contraint de s'intégrer parmi les mâles de la famille, sur lesquels règne le père qui n'ouvre la bouche que pour rabrouer ou humilier. Une vie familiale traumatisante, l'exiguïté de l'existence dans un petit village, une scolarité médiocre, aucun espoir de réussite sociale, tout concourait à faire de lui une proie idéale pour le GIA.
Jour après jour, le souffle de la mort taillade à vif la lumière de chaque matin… *(J. S.)*

Le Monde
Lettres d'Algérie
Rassemblées par
Ph. Bernard et N. Herzberg
Folio actuel, 1998,
141 p., Frs 8.50

Frustrée par son impuissance à informer sur la situation algérienne, la rédaction du *Monde* a eu une démarche originale: recueillir des lettres de particuliers vivant en Algérie, adressées à leurs parents ou amis en France. Ces lettres n'avaient été écrites que pour un seul destinataire, pourtant elles racontent souvent bien mieux que ne pourrait le faire un journaliste dans un article de fond, la vie quotidienne dans un pays en guerre. Deux enseignantes, un ancien combattant du FLN, une coiffeuse, de vieilles dames françaises ayant épousé des Algériens, plus quelques autres, parlent de leur vie quotidienne faite de pénuries, d'angoisse et de douleur, mais aussi parfois, parce que malgré tout il faut vivre, de petits bonheurs volés à la sauvette. Telle Naïma, l'une des deux professeurs de français, qui force le respect par sa vitalité et sa lucidité. Elle raconte ses fous rires devant les vitrines de magasin pour jeunes mariées (perles et falbalas à gogo), ainsi que ses visites chez la coiffeuse pour une teinture «aubergine dorée» Elle enseigne la littérature française à de braves gosses pas toujours très motivés. Parfois en une semaine, trois de ses élèves perdent un être proche dans un attentat, alors elle n'en peut plus et écrit: *«…c'est décidé: je n'achète plus les journaux. Surtout que je travaille beaucoup avec les journaux dans la cuisine. Comment éplucher les carottes ou nettoyer les sardines sur les articles de copains assassinés?… C'est de la folie. Dis-moi, mon amie, comment savoir quand on déraille?» (J. S.)*

Catherine Simon
Un baiser sans moustache
Série Noire, janvier 1998,
214 p., Frs 13.30

La guerre de tous contre tous, racontée au ras des attentats, des exécutions militantes ou privées, du mouchardage généralisé, des trafics en tous genres, par une journaliste du *Monde*. On sent à la lecture de ce récit à quel point la simple description journalistique des faits suffit à remplir un roman noir, sans que soit nécessaire un grand apport de fiction. *(J.-F. B)*

Les éditorialistes exhibitionnistes

QUE dire sur *Les nouveaux chiens de garde* qui n'ait été déjà dit? Faut-il rappeler sa saine méchanceté, qui lui fait recenser les pantalonnades les plus grotesques que les vedettes de l'information française nous ont infligées ces dernières années, combattant l'oubli permanent qui est le signe le plus frappant de la collusion de tout un milieu? Faut-il fêter l'étonnant succès de librairie d'un ouvrage ignoré par ceux qui d'habitude font flamber les tirages, réussite obtenue sans qu'on découvre nulle part la photo de l'auteur, ce qui est un exploit comparable à rester chaste tout en travaillant dans un bordel?

Nul besoin de résumer cette charge héroïque contre l'idéologie marchande appliquée au domaine de l'information, il suffit de la lire. L'auteur, membre de la rédaction du *Monde Diplomatique,* justifie dans les colonnes du mensuel gaucho-janséniste son refus de participer à la moindre interview: *«Les lecteurs réagiront en ouvrant le livre et non pas en fonction du résumé que je leur donnerais sous la forme imposée par les présentateurs de ces shows.»*. L'ouvrage n'est pas long, il est beau et hilarant comme le massacre du chat Tom par la souris Jerry, enfin saisie par une sainte colère.

Au-delà du livre, diverses incidences complètent néanmoins la démonstration et méritent d'être commentées.

Commençons par le mesquin. Interrogés par *Télérama* (28 janvier 1998), la plupart des éditorialistes visés répondaient qu'ils ignoraient tout du livre *«parce qu'ils ne l'avaient pas reçu»*. En soi, cette assertion est déjà révélatrice d'une certaine conception du «devoir d'informer». Toutefois, comme chez Molière, l'hypocrisie se montre la compagne de l'avarice lorsque Liber, l'éditeur d'Halimi, signale que la plupart de ces journalistes ont en réalité fait demander le livre par leur petit personnel, mais qu'ils se sont vu refuser ces services de presse à l'œil.

Il est au moins un rédacteur-en-chef qui a payé son exemplaire. Dans le numéro de mars du *Monde Diplomatique*, Edwy Plenel prend position *à titre personnel* contre cet ouvrage. Le directeur de publication du *Monde*, un peu rapidement mêlé par Halimi aux July-Duhamel-Giesbert-etc., est très fâché. Il critique une généralisation, réductrice, des comportements de l'aristocratie journalistique parisienne à toute une profession d'enquêteurs de terrain, aussi précaires et exploités que les autres travailleurs. La critique de Plenel se fait ensuite polémique: suffit-il de commenter d'une autre manière les mêmes événements pour en arriver à une autre vérité, sinon à la vérité unique? Et l'ennemi personnel de l'ancien président de la République de peindre sur les murs l'ombre du journalisme stalinien, ou –pire?– des courtisans mitterrandesques. Et la sentence tombe: Halimi serait un avatar du schématisme bourdieusard, déjà présent dans les études du maître sur l'école. On retrouverait chez lui le même refus de prendre en compte *«les conflits et les contradictions qui traversent aujourd'hui le journalisme»*, la même volonté de *«mettre en scène l'éternité circulaire du pouvoir des puissants sur les dominés»*.

Respect pour les journalistes qui pratiquent l'enquête avec opiniâtreté, mais Plenel simplifie lui-même outrancièrement lorsqu'il passe aux pertes et profits le «journalisme de commentaire», survalorisé en France selon lui, pour ne retenir que le vrai travail d'information, la «production de petits faits vrais», véritable honneur de la profession. Cette obsession du factuel, qui a beaucoup servi par ici au lancement du *Temps*, ne répond pas au problème. Aucun journal dit sérieux ne pouvant se passer d'éditoriaux, quelle articulation y a-t-il dès lors dans une rédaction entre la présentation des «faits» et la confection des «commentaires»? Si la sélection des informations et leur hiérarchisation révèlent aux analystes de laboratoire le contenu idéologique d'un quotidien, ne reste-t-il pas moins que l'opinion du commun des mortels retient les prises de position des grandes signatures plutôt que les rigoureuses récapitulations factuelles?

Plus cocasse, une dernière réaction montre à quel point la connivence professionnelle est devenue la norme dans la presse, tant et si bien que des comportements de simple honnêteté suscitent l'incompréhension. *Le Monde Diplomatique* (mars 1998) a dû expliquer à ses lecteurs qu'il n'avait pas mentionné *Les nouveaux chiens de garde* dans ses colonnes par la volonté de l'auteur, soucieux de ne pas *«bénéficier du système de complaisance et d'autopromotion, si fréquent dans les médias»*. Pour couper court à on ne sait quelle rumeur, le mensuel réaffirmait ensuite à son rédacteur «son estime, son amitié et sa solidarité».

D'autres journaux, *Le Monde des Livres* par exemple, sous-traitent les comptes rendus des ouvrages de leurs collaborateurs à des auteurs extérieurs à la rédaction, ce qui évite certes l'allégeance directe, mais pas la flagornerie et les compliments croisés. Quelle est la bonne attitude? N'en pas parler, se borner à reproduire des extraits choisis ou exiger des auteurs eux-mêmes, sous pseudonyme, une acerbe critique de leur ouvrage? *La Distinction,* qui a expérimenté les trois méthodes, serait bien empruntée pour répondre…

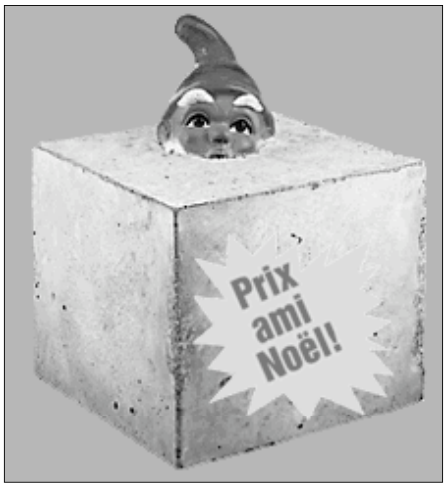
J.-F. B.

Serge Halimi
Les nouveaux chiens de garde
Liber-Raisons d'agir, janvier 1998, 111 p., Frs 9.30

suivez le Guido!

«Son esprit, son érudition racée battent souvent la campagne. Son humour naturel l'emporte sur son souci de ne pas décevoir les biologistes officiels qui, eux, ne savent pas forcément raconter.»
Calembours pitoyables, flagornerie crasse, tout est bon pour faire de la pub à son voisin de bureau… (Ici Gilbert Salem à propos de son confrère Guido Olivieri, in *24 Heures*, 18 avril 1998)

Romandie mystérieuse



Un nain de jardin avec son antivol

À L'ENSEIGNE, très explicite, de deux lourds marteaux en action, la maison Plonk & et Replonk, située à La Chaux-de-Fonds (alt. 997 m) propose depuis quelque temps d'admirables cartes postales, vendues à la pièce ou sous forme de petits recueils plus ou moins thématiques.

Couleur sépia, violet-leduc ou bordeaux hors du temps, ces images ont la magie des faits divers étranges, la poésie des curiosités inclassables. On y trouve des monstres, des collisions géographiques ou historiques, des déformations en tous genres. De brèves légendes, du genre *«Une pratique révolue: la pêche à la dynamite dans le lac Léman»*, recréent l'atmosphère d'une époque où les images d'actualité étaient rares, et où les cartes postales étaient disponibles dans les heures qui suivaient l'événement. Le travail méticuleux qui préside à ces photomontages soignés révèle une longue hérédité d'horlogers rivés à l'établi, l'œil à la loupe.

Un site Internet sert de vitrine commerciale à la firme: *«Si vous avez mieux, nous avons pire!»*. L'amateur y trouvera des T-shirts très tendance (*«Free Werner K. Rey»*), des publications insoupçonnables (dont le lauréat du tout récent prix Tofu 1998) et des objets de piété, comme ces nains de jardin couverts de clous ou noyés dans le béton, modernes exorcismes d'une société en proie au doute et à la baisse des exportations vers l'Asie du Sud-Est. De nombreux liens vers des impasses, des hypertextes qui ne renvoient à rien d'autre qu'à eux-mêmes, des images manquantes, des «erreurs http 404» ou des alertes «Javascript» font de ce site l'équivalent technologique des collections de cartes postales: une sorte de labyrinthe plein de surprises et d'émerveillements

J.-F. B.

Plonk & Replonk
Les belles cartes postales
La série, de contenu et de quantité aléatoires, Frs 18.–
http://www.plonkreplonk.ch

(Annonce)

Exposition

Arik Palmer
Françoise Christ-Ramel
Michèle Maillard-Rigo

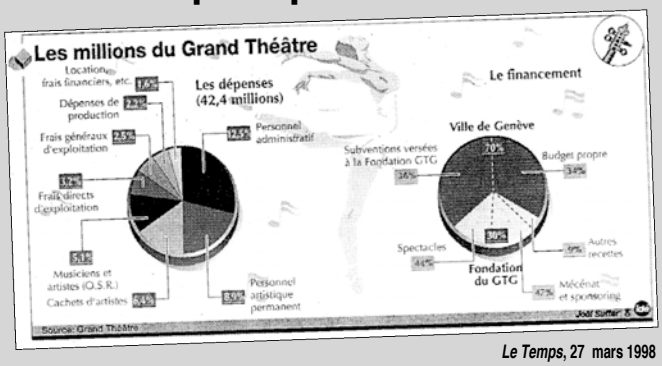
Fontaines et peintures

Du 6 juin au 4 juillet 1998
vernissage le 6 juin dès 12h00

Galerie Basta!
Petit-Rocher 4
Lausanne-Chauderon

Faits de société

Nouvel exploit financier à Genève: 42% de dépenses pour 170% de recettes!



Le Temps, 27 mars 1998

Minna Bona

1983: Journal d'Afghanistan

(suite)

En 1983, pour Médecins sans Frontières, Minna Bona travaille six mois dans une vallée afghane. Chaque jour, ou presque, elle note dans un carnet à couverture cartonnée gris-bleu ce qu'elle voit et ce qu'elle vit: son *Journal d'Afghanistan*, que nous publions avec les commentaires nécessaires à sa compréhension, mais sans grandes retouches...

25. 8. (suite)

Les deux femmes que j'ai opérées des abcès de pouces ne sont pas revenues. Ça doit faire une jolie pourriture tout ça! Et après, elles viendront dire que les *tabibs* français n'ont pas fait du bon travail. J'enrage. Les gens sont vraiment bêtes, par ici.

Il est 15 heures 10, on va retourner au turbin. Demain, on va chez un mudj à Khami-a-Fis, deux heures de marche, il nous a invités chez lui déjà la semaine passée, mais nous étions trop mal foutus pour y aller. J'espère que nous aurons un cheval pour y aller, il paraît que c'est prévu.

Pas de femmes malades à midi, quelques hommes que Philippe voit pour des maux de ventre et de tête. On fait une stérilisation et on rentre, il est 16 heures 30. Le ciel est tout couvert depuis ce matin. Le vent est plus frais et par vagues bouffées, on sent l'automne qui arrive lentement.

Je me demande comment j'ai pu rêver des horreurs pareilles la nuit passée. Il faut croire qu'au fond de moi, il y a bien des tourments. Pauvre fille, va! C'est pas toujours rose, l'existence.

Quand je fais des photos des mudj, et qu'ils me demandent quand ils les verront, j'ai presque envie de leur dire que je reviendrai l'an prochain! En effet, je les apprécie tous beaucoup et j'ai de la peine à imaginer que je ne les reverrai plus. Qui sait, après m'être retapée en Suisse, pourquoi ne reviendrais-je pas? Avec le farsi que je sais, je me débrouillerais sûrement très bien. *[Quelles contradictions entre tout le récit, si négatif, et l'envie de revenir, qui encore aujourd'hui m'habite!]*

Plus que cinquante-six jours, à tourner en rond ici, plus vingt jours de marche et enfin Peshawar, où je pourrai téléphoner aux parents. Quelle joie folle ce sera de les entendre à l'autre bout du fil. J'en tremble d'émotion, rien qu'à l'idée. «Hello, Maman, c'est moi. je suis bien en vie, je rentre dans une semaine sur Paris d'où je te rappellerai. Dans dix jours, maximum, je serai à Lausanne!» Quel pied gigantesque!

À la nuit tombante, on entend la voix de Karim et de Marjolaine. Ils sont revenus, mais il y a eu un échange. Emile est là à la place de Paul qui, le pauvre, fait une hépatite carabinée. Il a complètement craqué pendant le voyage. Six jours pour l'aller avec des vieux chevaux complètement barjos. À Teshkan, c'est bien ce qu'ils nous avaient décrit, un petit paradis, des truites saumonées, etc.

26. 8.

Il n'y a qu'Allan qui reste exécrable, d'après les descriptions faites. Emile va rester quinze jours ici environ.

Je suis allée me baigner seule avec le walkman. Shirin m'a fait parvenir la cassette «Ma liberté, ma liberté, je n'aurais pas dû t'oublier ensemble nous ferons de grandes choses, Ma liberté, ma liberté, je n'aurais pas dû t'oublier, je te reprends comme je t'avais laissée.» Eh oui, la liberté, ici, ça consiste à aller de la chambre à l'hôpital, de l'hôpital à la rivière et de la rivière à la chambre. Varié.

Emile et Marjolaine m'ont annoncé qu'on partirait le 15 octobre. Cela fait: cinquante jours encore ici… Ça devient supportable comme idée. Il paraît que Bassir n'a pas du tout été sympa avec Marjolaine, l'autre soir. Tout juste s'il lui a dit bonsoir. Se laisserait-il influencer par Cocal, l'ordure et par Hogi? Si c'est cela, c'est un homme de peu d'envergure.

Les trois autres dorment. Je vais commencer à lire *La cité des rats* de Copi. J'ai déjà lu environ deux cents pages du *Coran*. C'est très très intéressant. C'est les règles de vie de tout bon musulman. Malheureusement, elles ne sont pas suivies à la lettre. Tant s'en faut.

Une fois de plus, on devait aller à Khami-a-Fis à cheval et il n'y a pas de chevaux. Merde alors, ils sont vraiment rats, tous.

On s'est bien reposés. Philippe dit se sentir de plus en plus mal. Bonne discussion avec Emile et Marjolaine. Lu le «Petite Planète» sur l'Afghanistan. Très bien fait.

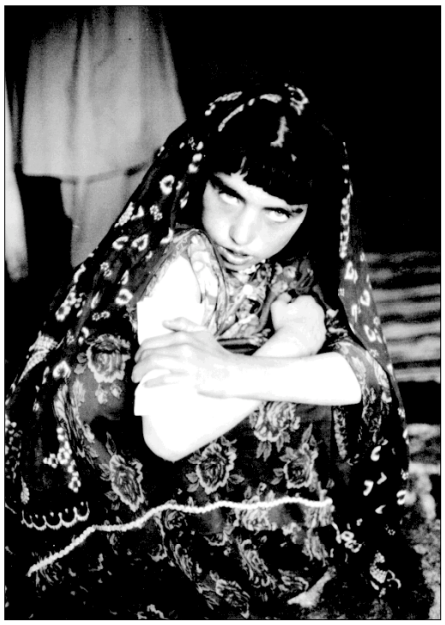
27. 8.

Philippe est jaune citron. Il fait lui aussi une hépatite. C'est du beau. Emile vient travailler à l'hôpital, ça se passe super bien. Une commande de Faisabad est arrivée ce matin, mon manteau, superbe est arrivé. Il est vert lumineux.

On refait tout de suite une commande pour qu'Emile puisse remporter des choses à Teshkan. On leur a fait des super costumes attachés sur le côté. On va acheter du tissu pour nous en faire faire des mêmes. Emile va bien et c'est sympa qu'il soit venu.

On a eu à midi des tomates. Incroyable. Et bonnes, en plus. Avec des prunes. Les fruits et légumes arriveraient-ils enfin? De plus, cet après-midi, on reçoit trois magnifiques melons, dont un a un parfum extraordinaire.

Vu des Ouzbeks à la consultation; bien rigolé avec Abdul Amad, pour changer. Il est très bien, ce type, je l'aime beaucoup. Il fait du bon travail et en plus, il est super sympa. Ça vaut le détour. Je l'emmènerais bien chez nous pour le dégrossir un peu! Il faudrait quand même ça. *[Petit à petit, j'étais devenue très attachée à lui, et j'aurais imaginé le voir évoluer dans mon monde. Un désir tout à fait irréaliste, mais je crois que cela m'aidait émotionnellement.]*



«Je vais partir pour trois jours dans les villages alentour pour faire les vaccinations prévues.»

Nuit malheureusement mauvaise. Trois fois je me lève pour des diarrhées, malgré le Rhéatiol *[médicament censé lutter contre les diarrhées]* et mes selles sont de plus en plus claires. Je me demande si je ne vais pas aussi m'en payer une, d'hépatite. J'ai vomi aussi et ce matin j'ai de sérieuses nausées. Il faut dire qu'on boit tous dans les mêmes verres depuis le début. Et comme chacun le sait, l'hépatite A se transmet par les gouttelettes de salive, l'eau ou les aliments mal lavés.

28.8, 06h.

À nouveau perturbée par les mouches! Je les hais ces insectes, surtout pour leur manière impitoyable de nous courir justement sur le visage.

À Teshkan, il y avait un mudj qui dormait un après-midi, sous un arbre. Il était si profondément endormi, que des dizaines et des dizaines de mouches avaient élu domicile dans sa bouche. C'était horrible. J'ai agité la main près de son visage et l'essaim s'est envolé. J'ai couvert sa tête avec un voile, mais quelques instants plus tard, le bal avait repris… dégueulasse. Hier, on a vu un petit vieux qui avait des horribles ulcères à la jambe droite: dans la plaie, des vers!

Les moutons afghans sont tout à fait bizarres. Constitués comme les nôtres si ce n'est deux poches de graisse qui leur pendent à l'arrière train, et qui branlottent lorsqu'ils marchent! Je dis ça car il y a justement un troupeau qui passe sous les fenêtres de la chambre.

20 femmes ce matin, c'est cool, jusqu'à 8 heures, on a vu personne, c'est relax! Abdul Amad est allé dormir, il a fait des rondes toute la nuit et il est légumé. Philippe est plus jaune que jamais.

On a là un gamin de 7 ans qui, depuis plusieurs jours fait une ascite *[présence de liquide dans la cavité péritonéale],* des œdèmes des extrémités et du visage, des arythmies! Protéines et sang dans les urines *[nous pouvions faire de très simples tests urinaires].* On va le mettre sous antibiotiques et corticoïdes et le garder quelques jours. Il a de plus de la peine à respirer et des furoncles partout. Beau tableau! On espère le retaper. C'est très dur de devoir faire un diagnostic aussi important sans un médecin! On verra si on peut faire quelque chose, Inch Allah!

D'après le tableau clinique que l'on a, le petit fait une glomérulonéphrite *[maladie rénale],* on va l'observer ces jours. Abdul Amad est revenu. Il est crevé, moi aussi.

Midi, on va aller manger des kebabs. Feda nous en a préparé. Plus que quarante-huit jours. Je suis allée me laver, les autres ont la flemme. On parle beaucoup de la famille aujourd'hui! Ca travaille tout le monde, le fait d'être si loin de tout, depuis si longtemps. Aujourd'hui, ça fait quatre mois jour pour jour que nous avons quitté Paris.

29.8

Mauvaise nuit pour tous. Philippe dégueule par la fenêtre. Je vais quatre fois aux W-C, Marjolaine et Emile ne sont pas mieux! Dur, dur. Il est à peine 6 heures, je suis déjà sur la terrasse. Ça crie de partout, les hommes s'interpellent avant de partir sur les aires de battage.

Je suis bien fatiguée. On a fait un Scrabble hier soir, Marjolaine est imbattable, on a bien ri. Les autres vont arriver. Je me suis déjà «enfilé» des Buscopan, de la sulphaguanidine et du Rhéatrol *[médicaments contre les diarrhées].* J'espère que mes coliques horribles vont passer. Emile disait au début qu'elles étaient dues à des facteurs psychologiques, mais comme lui aussi en est victime maintenant, il a changé d'avis! Désagréable surprise, Marjolaine a la jaunisse aussi. On va travailler Emile et moi. On voit pas mal de trucs intéressants. Je dégueule six fois de la matinée… bonne moyenne.

Quarante-six femmes pour moi, quarante-deux hommes pour lui. C'est bien. Au souper on parle des Etats-Unis où il a passé trois mois. Ca me donne des envies tout cela. Vomi le souper par-dessus la rampe du petit balcon où nous mangeons. Pas besoin de se déplacer. Les médicaments pris ne font plus aucun effet.

30.8

6h. Il fait très frais ce matin. Les chèvres partent paître en bêlant sous nos fenêtres. Les odeurs de caca montent vers nous, c'est divin!

Emile arrive, on va déjeuner. Bonne journée, quatre-vingts patients à nous deux plus une opération d'un kyste qu'il entreprend. Nos deux malades sont d'un jaune préoccupant. Marjolaine décompense sec! Heureusement qu'Emile est là.

Je vais partir pour trois jours dans les villages alentour pour faire les vaccinations prévues. Abdul Amad est très content, il m'accompagnera et a envoyé des messages un peu partout pour que deux ou trois villages réunissent les enfants pour notre passage.

Ce sera très bien et me changera un peu d'ici. À part Emile qui amène un peu de vie et Abdul Amad qui fait le fou, Marjolaine est H. S., hors service, et Philippe est réduit à l'état de serpillière détrempée! Pas possible de discuter avec lui et de plus, ce qu'il a à dire n'est pas très intéressant. Pour dire que c'est un mec qui vit en communauté en Belgique, il a des manières de vivre bien bizarres. On est à quatre dans une piaule minuscule où l'espace vital est vraiment très réduit. Chaque fois que j'arrive, il est vautré sur mon sac de couchage, ce qui a le don de m'énerver particulièrement. De plus, lorsqu'on est à table, jamais il ne servira spontanément de l'eau ou du thé aux autres, bien qu'ayant le pot à portée de main. Il faut toujours tout lui demander, le moindre geste n'est jamais fait gratuitement. Je ne sais pas comment il partage dans sa communauté! Je le vois comme un être très solitaire et égoïste. Il ne vit que pour lui-même. Jamais il ne m'aide pour la consultation, alors que l'idée est de s'encourager quand l'un ou l'autre a fini plus tôt. Autre chose: Il a une hépatite, il est contagieux; je lui ai demandé plusieurs fois de ne pas boire le lait condensé directement à la boîte, mais de se le verser dans une cuillère ou un verre, pour ne pas nous contaminer. Autant pisser dans un violon. Il continue comme si de rien n'était.

Au début de ce journal, je le comparais à un cher ami d'enfance. Je me suis bien trompée. C'est un monstre d'égoïsme, et ce sera un miracle si je n'attrape pas l'hépatite. C'est très décevant. D'un côté je devrais pouvoir lui dire tout ce que je pense de lui, mais je crois que je ne contrôlerais plus.

C'est pas cool de laisser Emile tout seul pour continuer les consultations, mais il faut que je prenne un peu d'air, je ne me supporte plus ici.

Aujourd'hui, les odeurs de merde étaient plus qu'insupportables. Il a fait particulièrement bon et, devant l'hôpital, on se serait crus aux latrines municipales!

Pas trop ragoûtant. Je suis sur notre petite terrasse, le soleil se couche sur les collines d'en face, arrondissant sous sa couleur orange les plis déjà bien maternels des montagnes. C'est superbe, c'est presque l'heure exquise, bien que les mouches m'emmerdent tellement qu'elles me foutent la déprime! Je ne m'exprime pas en très bon français et j'emploie quelques gros mots, mais c'est dur aujourd'hui.

Plus que quarante-six jours heureusement, ça passe quand même assez vite. Ce qui me préoccupe, c'est que si je suis malade, les deux autres n'allant pas travailler en tout cas pendant un mois, l'hôpital va mal tourner, ou ne va plus tourner du tout.

(à suivre)